

aussi, nous avons voulu partir, mais le chagrin de ma mère revêtait alors une forme si lamentable, que nous finissions toujours par rester. Cependant, chaque nouveau départ dans l'île augmentait notre tristesse. Quand vint le tour des derniers de nos compatriotes à nous quitter, nous décidâmes, ma soeur et moi, de tenter un effort suprême en essayant de faire comprendre à notre mère qu'il serait désormais impossible de demeurer seuls ici, affectant, en même temps, une détermination bien arrêtée de nous en aller. Elle ne dit rien. Nous fîmes tous les préparatifs et quand vint le moment du départ, notre mère n'était plus là ! Nous la trouvâmes sur la tombe de Jean.

—“Vous pouvez partir, nous dit-elle, en nous montrant la mer, moi je reste”.

Pâle dans ses vêtements noirs, la poitrine oppressée de sanglots, la main tendue vers l'immensité, elle avait l'air d'une prêtresse antique, qui va sacrifier au dieu des eaux.

Elle continua en proie à une émotion poignante : “Comment pourrais-je vivre ailleurs quand sous cette terre dort mon petit Jean ? Chaque soir, il m'appellerait, et nulle voix ne répondrait à la sienne ? Allez ! Près de lui, moi je dormirai mon dernier sommeil !”